

ET QUAND TOUS LES PÉTALES AURONT CHU

Clara FRAISSE

La pièce est si exiguë qu'Anatole étoufferait presque. Il distingue, dans la pénombre, le cadrant qui indique sept heures moins cinq. Il n'a pas beaucoup dormi. Peut-être deux ou trois heures ; à vrai dire il ne sait pas vraiment.

Assis au milieu de la pièce, il pense. Il arpente le lieu des yeux. Le salon est sobre : une table ronde en chêne, deux chaises, un canapé vert sapin. Anatole a toujours aimé les choses modestes. Pourtant, aujourd'hui, la frugalité de la pièce l'asphyxie. Elle lui paraît vide. Et ce néant le terrifie.

Assis au milieu de la pièce, Anatole pense. Non, il se torture. Il doit faire un choix. Et cette décision l'annihile. Cette décision le tue, puisqu'il sait que, dans les deux cas, il prendra la mauvaise.

L'obscurité l'écrase.

L'indécision le rend fou.

Anatole se lève si vite qu'il en a le tournis. Dérouté, il empoigne la chaise pour s'équilibrer. En relevant la tête, il aperçoit son reflet dans l'une des vitres. Une barbe de trois jours camoufle les traits durs de son visage. Ses yeux cernés dépeignent sa fatigue. Ses cheveux en bataille, sa négligence. Il est si laid que ç'en est déroutant. Il est si laid que ç'en est alarmant.

Il regarde à travers la fenêtre : l'aube est là désormais et la lumière va bientôt inonder la pièce. Il observe la ville rose s'éveiller. Il entend quelques oiseaux babiller, aperçoit les premiers commerçants ouvrir leur boutique, les voitures sillonner les routes. Il observe la ville s'animer tandis que, lui, doit choisir la mort ou l'agonie.

Que faire ?

Il se souvient encore du jour où il a appris que son père était malade. Il se souvient de l'odeur étouffante de son eau de Cologne, de son étreinte lourde de sens, du goût âpre de ses larmes, du silence opaque qui s'en est suivi. Il se souvient de son regard, de ses iris noisette qui le suppliaient de le pardonner.

Mais, de quoi était-il coupable ?

Anatole se tourne si maladroitement qu'il cogne l'abat-jour. Avec son mètre quatre-vingt-dix, il domine la pièce. On pourrait dire qu'il dégage une certaine aménité, voire un certain charisme.

Calmement, il stabilise la lampe puis remet droit le cadre - une photo de son père et lui -. L'imperfection l'irrite. Son appartement est si soigné qu'on dirait qu'il a à peine subi les

ravages du temps alors qu'il pourrait, sans aucun doute, être à la une d'un magazine immobilier des années soixante-dix.

Une fois que tout semble en ordre, il se saisit de sa veste effilochée, qu'il a raccommodée plus d'une fois, puis attrape ses clefs avant de claquer la porte. Il descend à toute vitesse les trois étages, pousse vivement la porte vitrée mais, s'arrête subitement au contact du vent qui le cingle.

Les bourrasques font rougir ses joues et s'infiltrer sous ses vêtements. Il frissonne tout en resserrant le pan de son manteau autour de sa taille. Puis, de manière nonchalante, il enfourne ses mains dans ses poches et, tranquillement, se met à marcher en ignorant le mistral. Il erre dans les rues, encore illuminées par les réverbères, alors que le jour est déjà là. Il se perd parmi cette myriade de gens qui semblent tous savoir pourquoi ils se lèvent le matin, qui semblent tous savoir où aller.

Mais lui, où doit-il aller ?

Que faire ?

Il se sent incompris, seul. Il se sent étranger. Aussi loin qu'il se souvienne, il s'est toujours senti un peu à part, marginalisé. Il restait seul dans la cour de récréation, était l'unique membre de son groupe dans les travaux collectifs, avait comme seule compagnie lui-même lorsqu'il prenait un café. Il est spécial, disait-on, il est à part, dans son monde. Il n'est pas comme nous, expliquait-on. Les gens ne le comprenaient pas. Ils ne s'intéressaient pas à lui. Ils le trouvaient étrange.

Où peut-être est-ce Anatole qui ne leur portait aucun intérêt ?

Mais à quoi bon ?

Aujourd'hui, c'est lui et lui seul qui doit prendre cette décision. Une épaule sur qui s'appuyer, des mots réconfortants ou encore une main tendue ne lui seraient d'aucune utilité.

Il est seul. Et ça lui est égal.

Puis, comme s'il était brutalement extirpé de son état de transe, il réalise qu'il est au milieu d'un boulevard. Il prend conscience du bruit bourdonnant de la foule qui, soudain, l'écrase. Les yeux écarquillés, il regarde les passants. Il analyse cette vitalité qui l'assomme alors que lui n'est que feuille morte. Il entendrait presque ces cœurs qui battent, qui résonnent en cacophonie alors que le sien flanche. Il visualiserait le sang qui coule dans leurs veines et qui colorent leurs pommettes tandis que ses joues se creusent. Il les entendrait rire aux éclats tandis que, lui, sanglote. Il analyse cette vitalité qui l'assomme alors que lui tombe en léthargie.

Anatole, au milieu de la foule, s'arrête et pense, inlassablement.

Que pourrait-il faire d'autre ?

Anatole se remémore encore les longues chimiothérapies qui duraient toute une après-midi. Il se rappelle de son père, les sourcils froncés, en train de tourner le papier granuleux du journal.

Il revoit ses traits fatigués par la maladie et le traitement. Mais, surtout, il n'oublie pas son sourire, qui jamais n'a faibli, qui jamais n'a failli.

Les rayons du soleil l'éblouissent. Il n'a même pas remarqué l'astre monter si vite. Il porte une main à ses yeux mais rien n'y fait. Ils brûlent. Anatole se réfugie alors dans un petit café, place Saint-Pierre. Il est presque neuf-heures mais pourtant l'établissement est désert. Seul un homme ventripotent, un habitué sans doute, est accoudé au comptoir et discute avec le barman. Ils ne le regardent même pas quand il passe la porte, ni quand il s'assied sur une banquette, dont le cuir, abimé par le temps, est plissé.

Anatole aimerait que les détails du restaurant puissent accaparer son attention au point d'oublier ses tourments, en vain. Sempiternellement, ses pensées vont vers son père. Vers son père et sa mort prochaine.

Anatole se souvient du jour où il est tombé à ses pieds. Il entend encore ses propres cris, effarés, complètement terrorisés. Il revoit les pompiers accourir, son père monter dans le véhicule sur un brancard. Il sent encore l'odeur aseptisée de l'hôpital. Il entend les médecins lui confesser que l'état de son paternel était tellement critique qu'il avait sombré dans un coma profond. Il se revoit, à son chevet, déplorant sa santé qui se dégradait à vue d'œil. Il perçoit encore les mots du docteur : « Il n'y a désormais plus d'espoir. », des mots lourds de sens dont la sentence, ferme et définitive, le pétrifiait.

Il faut le débrancher. Il faut le tuer.

Le serveur interrompt sa rêverie en lui demandant ce qu'il souhaite consommer. Il sursaute et palpe ses poches : deux pièces y traînent. Un café, affirme-t-il, sans hésitation. En réalité, c'est la seule chose qu'il peut se permettre. Quelques instants plus-tard, le garçon dépose la tasse fumante sur la table et lui sourit, penaud. Il semble percevoir le désarroi du jeune-homme dont les yeux, ébahis et accablés, le fixent, sans un mot. Mais Anatole n'y prête déjà plus attention. Anatole pense.

Que faire ?

Il se souvient des longues discussions avec les médecins, lui conseillant d'abréger les douleurs de son père. Il se souvient de leur regard doux tandis que, lui, était animé d'une fureur que jamais il n'a revue. Il se rappelle de ses pleurs, en silence, lorsqu'il quittait la chambre de celui qui l'a élevé. Il aimerait oublier le corps meurtri sur ce lit d'hôpital de celui qui l'a chéri. Il souhaiterait effacer de sa mémoire les joues creusées et les yeux cernés de celui qui l'a aimé. Il tuerait pour entendre, à nouveau, la voix de celui qui l'a bâti et qui, jamais, ne l'a abandonné.

Le café est toujours vide lorsqu'à onze heures, Anatole pose ces deux sous sur la table avant de quitter les lieux. Les rues sont désormais plus calmes, la houle de gens se précipitant travailler s'est apaisée. Il ne reste que ceux qui badaudent, ceux qui, aujourd'hui, profitent du beau temps annonçant le printemps et ceux, comme Anatole, qui ne savent pas où aller.

Finalement, il s'assoit sur un banc, dans un petit parc. Quelques corolles sont apparues, annonçant la saison qui arrive. L'effluve des fleurs le grise, leur couleur l'enivre.

Il se souvient des tulipes qu'il amenait à son père. Malgré son inertie, il imaginait sa joie, celle de voir ses fleurs préférées. Il voyait ses yeux s'émerveiller et sentait ses bras, menus, l'étreindre.

Anatole observe l'horizon peut-être une, deux ou trois heures. À vrai dire, il n'en sait rien. Le temps semble en suspens face à l'immensité du paysage. Il semble contempler, aux côtés du jeune-homme, la grandeur de la nature : le vent souffle et embrasse les feuilles qui virevoltent, la douce mélodie de la bise le berce, la Garonne coule lentement, les clapotis de l'eau raisonnent.

Il ferme les yeux. Il coupe son souffle. Il s'imagine son père.

Anatole se souvient de leurs après-midis dans les bois. Ils passaient leur temps à construire des cabanes et à jouer à cache-cache. Il se rappelle de leurs rires qui résonnaient à l'unisson. Pourtant, il a du mal à se souvenir du son de la voix de son père. Il peine à visualiser ses traits. Il a des difficultés à se rappeler de ses mains qui l'étreignaient et le caressaient. Le souvenir de père glisse doucement dans les abîmes et lui échappe. Il aimerait le retenir. Il lutte, s'évertue mais il se désagrège, lentement, comme le cours d'eau d'un fleuve qui s'en va doucement se jeter dans la mer, qui se dirige tranquillement vers les abysses.

La Garonne coule et emmène, avec elle, les vestiges de son père.

Le vent le fait frissonner et le froid l'encourage à rentrer. Mais, il prend un instant pour admirer une dernière fois la vue : le soleil décline déjà et bientôt le crépuscule sera là. Puis, avant de se diriger tranquillement vers son petit appartement, allée des Soupirs, il prend le temps de cueillir une unique et dernière tulipe.

Le cagibi est plongé dans le noir. À quatre heures de l'après-midi, il est encore vide. Anatole se surprend à rêver, à aspirer à mieux. Il s'imagine dans un grand appartement, des meubles neufs, une salle à manger baignée de lumière, un ascenseur spacieux. Il se surprend à se bercer d'illusions et ne réalise même pas qu'il est déjà sur le pas de la porte. Il pousse difficilement la porte d'entrée comme si quelque chose bloquait. Il réalise que c'est le bord de son canapé qui s'est légèrement décalé. Il peste, s'insurge contre l'exiguïté de son appartement. Mais, la porte finit par céder. Épuisé, il s'affale sur une chaise qui s'affaisse et grince sous son poids comme si elle poussait un long râle. Elle aussi est usée, remarque-t-il, elle aussi est fatiguée.

Doucement, il contemple l'unique tulipe qu'il triture depuis un bon moment déjà. Il observe ses pétales, sa tige. Il trace les courbes de la fleur. Il admire la vitalité de cette dernière, qui verra, bientôt, ses pétales choir, sa beauté éphémère flétrir. Bientôt, elle ne sera plus et le souvenir de son existence semblera mirage. Comme celle de son père.

Anatole se rappelle bien de ce jour d'hiver grisonnant où il en a déposé une au fond de la tombe de son père. Il se souvient des fines goulettes sur l'herbe fraîche. Des visages fermés qui pleuraient un homme qu'au fond ils connaissaient peu. Du corbillard garé au loin. De la stèle portant son nom. Il se souvient de la pluie. De sa peine qui depuis ne l'a pas quitté.

Il se souvient du gouffre. Oui, il se souvient bien du jour où il a arrêté de vivre.

Assis au milieu de la pièce, il pense. Non, il se torture. Doit-il choisir la mort ou l'agonie ? Doit-il choisir la fin de ses souffrances ou une longue, torturée et difficile existence ? Doit-il choisir le sommeil éternel ou la vie ?

Il voit encore son reflet dans le miroir, le jeudi où il a accepté qu'on débranche son père. Il se rappelle de la culpabilité qui envahissait ses yeux bruns et, qui depuis, lui colle à la peau. Même si l'avis des médecins, quoi qu'il décide, aurait prévalu sur le sien, il porte seul le poids de la faute. Ce jour-là, il a compris. Il a réalisé que son père, le jour de l'annonce de sa maladie, s'excusait car il savait que son fils allait devoir faire un choix et qu'il ne le supporterait pas.

Au fond de lui, son père savait. Il savait que son fils allait devoir l'achever. Et qu'ils mourraient tous deux en même temps.

Assis au milieu de la pièce, Anatole ne pense plus. Non, désormais, il agit. Il se saisit de l'arme à feu d'une main. Méthodiquement, il la place sur sa tempe. De l'autre, il sert la tulipe jusqu'à la broyer sous son étau. Il voit un pétale tomber et la tige se tordre. Les yeux voilés, il regarde, une dernière fois, à travers sa fenêtre. Le soleil a presque totalement disparu : le crépuscule est là désormais.

Le dernier pétale tombe au sol. Anatole le regarde virevolter puis s'écraser doucement sur la moquette. Puis, il ferme les yeux. Il ne voit plus rien ; seul un noir abyssal se dresse. Il n'entend plus ; un silence de plomb l'englobe.

Anatole se sent libre. La pièce ne l'opprime plus.

Le crépuscule est là désormais. La vie décline, la mort arrive.

Anatole ne réfléchit pas lorsqu'il abaisse le cran de sûreté. Ni quand il baisse la gâchette.

Anatole se souvient bien du jour où il a arrêté de survivre.

C'était un jour de printemps. Les gens passaient dans la rue, sous sa fenêtre. Allaient et venaient. Les gens vivaient. Ils souriaient, dansaient, mangeaient, criaient, pleuraient. Ils n'avaient qu'à lever les yeux pour apercevoir l'appartement plongé dans l'obscurité. Ils n'avaient qu'à jeter un coup d'œil curieux pour voir l'abîme dans lequel Anatole avait sombré. Mais non, les gens continuaient leur existence, sans se douter, qu'au-dessus, un cœur ne battait plus. Les gens avançaient, tranquillement, sans savoir, qu'au-dessus, un cœur ne battrait plus jamais. Les gens passaient, en ignorant, qu'au-dessus, un corps, mort, gisait.

Le crépuscule a disparu. La nuit noire l'a remplacé.

Nietzsche disait : « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. »

Anatole, en étant certain qu'il était coupable, s'était lui-même condamné. Il avait placé son propre pied dans sa tombe. Et tout s'était enchaîné si vite. Jour après jour, la douleur l'avait flétri. Et, comme les pétales d'une tulipe, il avait chu.

